

ORAISON FUNÈBRE

PRONONCÉE PAR LE PROFESSEUR J. BERTHET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

À L'OCCASION DES FUNÉRAILLES DU PROFESSEUR JOSEPH MAISIN



En ce moment solennel, je suis étreint, comme tous mes collègues de la faculté de médecine, d'une intense émotion et d'un immense regret devant la dépouille mortelle de JOSEPH MAISIN. La tragique absurdité de la mort se trouve ici amplifiée par la soudaineté de l'accident et la vigueur de la victime. Car ce n'est pas un vieillard que nous pleurons aujourd'hui; à 77 ans ce savant, ce médecin, ce chef de famille avait gardé toute sa vigueur intellectuelle et physique, et une grande partie de ses activités.

L'éméritat avait surpris le professeur Maisin, alors qu'il était encore dans l'âge mûr; la mort nous l'arrache aujourd'hui, alors qu'il atteint à peine le seuil de la vieillesse. Nous n'avons pas à comprendre, nous ne pourrions pas comprendre ici, les desseins de la Providence. Nous pouvons seulement nous tourner avec admiration et reconnaissance vers l'homme qui nous quitte, tirer les leçons de son exemple, le remercier du fond du cœur de ce qu'il a donné à la médecine, à ses malades, à son université.

Joseph Maisin est né en 1893 à Nethen, dans le Brabant wallon. Il suit l'école primaire au village, où il acquit sans doute ce savoureux accent par lequel il affichait fièrement, et dès le premier abord, son origine wallonne. Après ses humanités à l'Athénée de Louvain, il commence les études de médecine à l'Université Catholique. Ses études sont interrompues en 1914 : il fait partie de la compagnie universitaire, est versé au 13^e de Ligne, et il participe ainsi à la première partie de la guerre en Belgique. En 1916, il s'engage comme volontaire dans l'armée de la colonie, et il prend part aux très dures campagnes d'Afrique, notamment à la prise de Tabora. Comme beaucoup d'anciens combattants, Joseph Maisin parlait peu d'exploits militaires, mais il évoquait souvent les exemples de pathologie qu'il avait pu observer en Afrique. Ces campagnes étaient, pour l'étudiant en médecine qui terminait à peine ses candidatures, l'occasion d'un premier contact avec une pathologie variée et spectaculaire qui a dû l'impressionner. De là sans doute, cet intérêt pour la pathologie tropicale qui pouvait surprendre, plus tard, de la part d'un cancérologue.

Après la guerre, Joseph Maisin rentre à Louvain et termine ses études de médecine

en 1921 avec la plus grande distinction. Étudiant brillant, il obtient facilement de partir à l'étranger, et il séjourne notamment chez deux grands pathologistes : Fibiger à Copenhague, Murphy à New York. Joseph Maisin rentre en 1923 à Louvain, où il est nommé chargé de cours. Notez qu'il n'a que trente ans, et qu'il a passé à la guerre quatre des meilleures années de sa jeunesse.

Qui aurait pu croire qu'une formation aussi brève s'épanouirait en une carrière aussi féconde ? Un homme semble bien l'avoir prévu : avec une étonnante clairvoyance, Mgr Ladeuze confie à ce jeune médecin la responsabilité de construire l'Institut du Cancer, construction rendue possible grâce à un généreux donateur. Joseph Maisin, qui est nommé professeur en 1925 au moment même où l'Institut est fondé, voit grand : il veut et il construit un institut qui hébergera tous les aspects de la lutte contre le cancer : le diagnostic, l'hospitalisation, le traitement, la recherche. Cet *Institut du Cancer*, qui était son œuvre la plus chère, verra s'épanouir la personnalité de Joseph Maisin professeur, médecin, chercheur, et deviendra bientôt un centre d'excellence pour le traitement des malades et la formation des radiothérapeutes. Avec une inlassable énergie, une ambition de faire mieux que les meilleurs, Joseph Maisin trouve les crédits pour équiper les laboratoires et mener des expériences à grande échelle, et surtout pour fournir à son Institut le meilleur équipement thérapeutique. Jamais l'Institut du Cancer n'a été en retard à ce sujet. Joseph Maisin pouvait s'enorgueillir, à juste titre, des fameuses bombes de radium qui permettaient une télécuriethérapie d'une efficacité insurpassée à l'époque. Plus tard, il veille à tenir son Institut à la pointe du progrès en lui faisant acquérir un bétraton notamment. La générosité de Joseph Maisin et son souci du bien commun lui faisaient aussi souhaiter que d'autres puissent bénéficier des mêmes possibilités d'équipement. Faut-il rappeler ici qu'il fut un des principaux artisans des conventions interuniversitaires et des mécanismes de subventions grâce auxquels les Centres anticancéreux du pays bénéficient de l'aide du Ministère de la Santé Publique et de l'Œuvre Nationale du Cancer ?

Une personnalité aussi riche et aussi vigoureuse devait s'épanouir dans de multiples directions, et il est bien difficile de dire si c'est d'abord comme enseignant, comme médecin, ou comme chercheur, qu'il faut décrire Joseph Maisin. C'est qu'en effet ces trois aspects étaient complètement intégrés dans une activité débordante où il passait sans difficultés, comme si ce fût une seule et même chose, du laboratoire, à l'auditoire, ou à la salle de malades.

Joseph Maisin était, sans contredit, un des plus brillants professeurs de sa génération. Il avait la parole facile, un vocabulaire précis et imagé et surtout la joie et l'enthousiasme à former les jeunes intelligences. Son cours d'*anatomie pathologique* était un des premiers contacts de l'étudiant de doctorat avec la pathologie. Aussi Joseph Maisin avait-il l'ambition de peindre en ces leçons un tableau d'ensemble de la médecine, où finalement l'anatomie pathologique n'occupait plus qu'une place assez modeste, mais où elle se comprenait par la médecine expérimentale et expliquait la séméiologie et l'évolution des maladies. Avec un remarquable sens pédagogique, le professeur puisait tour à tour dans son expérience de pathologiste, de médecin ou d'expérimentateur les éléments de cette vaste fresque. Chose admirable, c'était un cours qui, malgré son ampleur, n'était pas difficile à étudier, et dont on retenait beaucoup.

Professeur et maître, Joseph Maisin l'était aussi dans son *activité médicale*. Il aimait communiquer aux jeunes médecins et à ses collaborateurs le meilleur de sa vaste expérience clinique. Doué d'une mémoire précise et de cette intelligence pénétrante qui fait voir et retenir l'essentiel, formé à la rigueur de l'observation minutieuse du pathologiste, instruit par les milliers de cas qu'il avait vus et traités, Joseph Maisin connaissait la médecine comme peu d'hommes peuvent le prétendre. Fort de cette expérience, c'était un maître autoritaire qui exprimait ses opinions avec force. Il exigeait d'abord que ses collaborateurs se plient à la discipline intellectuelle dont il donnait l'exemple, qu'ils suivent les mêmes schémas rigoureux de traitement des malades, et qu'ils travaillent inlassablement. Mais plus d'un aura été surpris de trouver derrière cet orgueil apparent, une intelligence attentive et sans faux amour-propre, prête à considérer la thèse adverse pour autant qu'elle fût logique et fondée sur les faits. Dans une lutte aussi difficile que celle du cancérologue, il fallait précisément la discipline et l'obstination à appliquer des schémas thérapeutiques pour pouvoir en évaluer l'efficacité sur un nombre de cas suffisants, mais en même temps la souplesse nécessaire à l'adaptation des traitements suivant les résultats observés et l'amélioration de l'équipement. Sous un dehors parfois dogmatique, Joseph Maisin était, en fait, fort éclectique dans le choix des traitements : s'il était, par excellence, l'homme des rayons, il a toujours collaboré largement et régulièrement avec les chirurgiens et il n'a pas négligé l'utilisation des antimitotiques.

S'il était ainsi un médecin éminent par sa science et son expérience, Joseph Maisin l'était tout autant par ses qualités de cœur. Pour lui, le malade était d'abord une personne inquiète qu'il faut rassurer, souvent une personne désespérée à qui il faut rendre courage. Dans la lutte contre le cancer, où les échecs sont si nombreux, il est bien difficile au médecin de ne pas abandonner, de ne pas laisser percer son scepticisme, de redire toujours les mêmes paroles d'espoir auxquelles il ne croit plus. Et cependant, Joseph Maisin n'a jamais abandonné; d'abord parce que c'était un lutteur qui perdait difficilement l'espoir de sauver son malade, mais aussi parce que chaque malade recevait une part de la générosité et de la cordialité d'une nature courageuse et optimiste. Combien de malades auxquels il avait rendu la confiance en même temps qu'une santé apparente, l'ont remercié ensuite de leur avoir si bien caché l'inévitable dénouement jusqu'au moment où ils pouvaient l'accepter avec sérénité.

Malgré ses charges cliniques, son enseignement, les innombrables responsabilités que Joseph Maisin acceptait généreusement, il trouvait le temps de passer tous les jours au moins une heure, souvent plus, à la recherche scientifique. Ici aussi, il faut admirer la continuité, l'obstination, la quantité de travail qui est vraiment un des traits constants de sa personnalité. S'il est une recherche qui est lente et difficile, plus souvent plus décevante que toute autre, c'est bien la *recherche cancérologique*. En 1925, lorsque Joseph Maisin s'y est engagé, on pouvait encore croire au miracle, et tenter d'aborder directement le problème thérapeutique pour la recherche d'un principe anticancéreux. Pendant de nombreuses années, il s'est obstiné dans cette direction, et il a ainsi réussi, là où tant d'autres avaient abandonné, à mettre en évidence de manière indubitable des facteurs anticancéreux dans certains organes. Si cette recherche n'a pas abouti à l'application clinique, on ne peut pas dire qu'elle soit close. La plupart des chercheurs se sont aujourd'hui détournés de cette voie d'approche, mais les faits mis en évidence restent à expliquer et quelques grands scientifiques, tel Szent

Giorgyi, continuent de travailler dans cette direction. Au cours des vingt dernières années, Joseph Maisin avait cependant entrepris d'autres recherches, en radiobiologie d'abord, en immunologie du cancer ensuite. À son éméritat, il n'avait pas voulu abandonner la recherche : il avait encore hier des collaborateurs et un laboratoire toujours productif. Il laisse derrière lui une liste impressionnante de publications qui apportent jusqu'à ces derniers mois des contributions importantes à divers domaines de la cancérologie; il laisse aussi les laboratoires bien équipés de l'Institut du Cancer, peuplés d'équipes de recherches vigoureuses et originales.

Joseph Maisin était en effet un grand promoteur de la recherche médicale. Il n'ambitionnait pas tant de rassembler autour de lui une équipe qui eût travaillé pour lui, que de voir se constituer dans son Institut ou ailleurs des équipes de jeunes chercheurs. Ici, comme en tant d'autres domaines, il était plus ambitieux et plus lucide que d'autres. Ayant rencontré tant de chercheurs et visité tant de centres à l'étranger, il revenait toujours en Belgique avec la conviction que notre pays pouvait faire aussi bien ou mieux que les autres, et avec le ferme espoir que les moyens matériels seraient disponibles. Aussi le rôle que Joseph Maisin a joué dans le développement de la recherche en Belgique est-il considérable. Non seulement, ses conseils et ses encouragements ont orienté les jeunes vers des carrières scientifiques, mais il a poursuivi, jusqu'à ses derniers jours, une action obstinée auprès des pouvoirs publics en faveur de la recherche, notamment en tant que Président du Conseil Supérieur du Cancer.

Son expérience clinique, sa culture scientifique, sa réputation de chercheur, ses talents d'organisateur, ont porté Joseph Maisin au sommet des honneurs scientifiques. Au-delà des nombreuses distinctions qu'il avait méritées, il tenait surtout à sa participation aux Comités Internationaux. Il avait le sentiment d'y être présent, non à titre personnel, mais comme représentant de son pays, pays dont il était fier. Il allait trouver la mort en se rendant au Conseil Scientifique du Comité International de Recherches sur le Cancer dont il était Président.

Les qualités de cœur de Joseph Maisin, qui apparaissent déjà avec tant d'évidence dans son activité médicale et scientifique, ne sont pas moins évidentes lorsqu'on le voit comme époux et comme père. Alors qu'une vie aussi active et absorbante, qu'une personnalité aussi forte et autoritaire, auraient peut-être fait prévoir un échec de la vie familiale, on voit au contraire Joseph Maisin avancer vers l'âge mûr et la vieillesse au centre d'une famille nombreuse et unie dont il est l'âme. Il avait pour Madame Maisin cette affection profonde construite sur tant d'années, tant d'événements, tant de réalisations, où sa femme avait accepté les sacrifices sans murmurer, participé aux joies avec modestie, aidé à tout instant à conduire la maison et la famille d'un mari trop souvent absent. C'est elle qui se trouve aujourd'hui bien, plus que nous encore, cruellement éprouvée par le brusque départ et c'est vers elle que je voudrais porter cette pensée de respectueuse compassion qui est la seule consolation que nous puissions offrir. Ce même sentiment, je veux le présenter à ses enfants, et tout particulièrement à nos deux collègues Henri et Jean Maisin. La personnalité de Joseph Maisin en faisait inévitablement un père exigeant, et il était sans doute inévitable que surgisse de temps à autre le conflit des générations. Mais cette exigence n'était pas dureté de cœur ou orgueil, elle n'était que l'expression d'un amour qui voulait le meilleur pour ses enfants. C'était sans doute une des plus grandes satisfactions de Joseph Maisin de voir deux de ses fils suivre ses traces dans la carrière de cancérologue et de chercheur.

Ainsi donc les desseins de la Providence nous enlèvent un homme qui, tel un patriarche récompensé de sa droiture, de sa générosité, de son courage, a été comblé dans sa vie terrestre. Aimé par une nombreuse famille, suivi par de nombreux disciples, il a connu la prospérité matérielle, l'estime et le respect de tous, le succès éclatant de ses entreprises. La Providence n'a pas voulu, hélas, qu'il mourût « rassasié de jours » comme dit l'Écriture. Mais Joseph Maisin aurait sans doute préféré cette disparition brutale en pleine force, plutôt que la déchéance de la vieillesse. Il avait certainement cette confiance, cet optimisme dans ce que Dieu lui réservait, et s'il avait connu le sort qui l'attendait, il l'aurait accepté avec foi. Joseph Maisin était un chrétien, sans ostentation peut-être, mais profondément convaincu, et très pieux. Le savant, qui connaissait tant de choses, le chef qui commandait à tant d'hommes, savait, en face de Dieu, courber la tête avec humilité, obéir sans discuter, croire avec confiance. Sans qu'il en fasse étalage, sa foi dans l'Église était à l'origine de son dévouement à l'Université, et la charité était le moteur de sa générosité. Il est retourné aujourd'hui auprès du Père, où il vit dans la Lumière, dans l'Espérance de la Résurrection.